

LIEUTENANT
GERAUD DE BONNAFOS

COMMENT
FAUSSER
COMPAGNIE
— À SES —
GEÔLIERS
ALLEMANDS



MANUEL D'ÉVASION



ÉDITIONS PIERRE DE TAILLAC

Géraud de Bonnafos

**COMMENT FAUSSER COMPAGNIE
À SES GEÔLIERS ALLEMANDS**



ÉDITIONS PIERRE DE TAILLAC
L'HISTOIRE MILITAIRE AUTREMENT

*À notre grand-père, ce grand conteur,
à son humour et à sa joie de vivre.*

*À tous ceux qui, comme lui, vécurent ces sombres années
de captivité dans les camps de prisonniers en Allemagne.*

À tous ceux qui, comme lui, ne se sont pas résignés.

Élodie & Géraud



Géraud de Bonnafos pris en photo sous le matricule 2027 à son arrivée à l'oflag III-C de Lübben, le 9 ou le 10 septembre 1941.

Avant-propos

Le manuscrit du petit secrétaire

Lamothe, immense maison perdue au cœur de la châtaigneraie cantalienne, à l'extrême sud-ouest de l'Auvergne, est le bastion des Bonnafos. C'est la belle forteresse où Géraud, notre grand-père, vécut jusqu'à la fin de sa vie. Il travailla au développement de ce coin de France profonde, auquel il était si attaché.

Sa chambre est un sanctuaire ; seize ans après sa mort, la pièce a gardé sa présence vivante. Son parfum y flotte toujours, un mélange inimitable de tabac froid, de pâte à cirage et de blouson de cuir.

Y pénétrer, c'est le retrouver, entendre à nouveau sa voix, si chaleureuse et rocailleuse à la fois.

Par une douce soirée d'été, je décide de faire mon pèlerinage traditionnel dans sa chambre et de feuilleter de vieilles photos. Assise sur le vieux fauteuil usé par les ans, près du lit toujours recouvert du même tissu beige à carreaux rouges, je ferme les yeux et hume l'air, respire la poussière dorée de cette très belle fin de journée d'été. Puis, les yeux grands ouverts, j'observe les photos qu'il avait accrochées au mur : des photos de ma grand-mère, d'autres de ma tante Régina, sa fille, de ses petits-enfants, et une photo de pied de son frère Bernard, qu'il aimait tant. Officier comme lui, il avait extirpé mon grand-père d'un camp d'officiers en 1942.

En ouvrant au hasard un tiroir du petit secrétaire de la chambre, je découvre une pile de feuilles rongées par le temps...

Cette liasse jaunie attire mon attention. Je reconnais tout de suite son écriture. Ces lignes semblent d'une autre époque. L'un des feuillets m'éclaire : « *Sanatorium Martel de Janville, 21 août 1942.* » 1942, au beau milieu de la guerre, il avait 25 ans. Gravement malade, il avait été transféré des camps allemands vers un sanatorium des Alpes.

Je me plonge dans ce texte raturé, écrit par le tout jeune officier qu'il était alors.

Dès sa sortie des camps, il a voulu témoigner de cette résistance française vivace, de ces prisonniers qui, loin de leur pays, malgré les brimades et les tortures, refusaient de baisser les bras, de se laisser aliéner, refusaient que l'on fasse des yeux de morts à la France.

Très vite, je ne suis plus en train de déchiffrer le brouillon de la conférence donnée il y a plus de soixante-dix ans. À nouveau enfant, j'écoute, les yeux écarquillés, les récits d'évasion contés par la voix profonde de mon grand-père.

Avec lui, nous, ses petits-enfants, étions chaque été embarqués dans des aventures palpitantes. Nous l'écoutions pendant des heures. Avec lui, les sombres années de captivité, les tentatives d'évasion se transformaient en aventures d'amitié enthousiasmantes et souvent drôles.

Je réalise tout à coup la chance que nous avons eue de côtoyer un grand-père qui avait conservé un ton frais, plein d'humour et de panache.

Je me souviens du rituel matinal à Lamothe. Notre grand-père dormait peu, se levait très tôt, se préparait un café fort qu'il sirotait en fumant ses gitanes adorées, auxquelles il retirait le filtre. Fumer était peut-être ce qui lui avait permis de ne pas trop souffrir de la faim pendant sa période de captivité.

Je me souviens aussi que, si d'aventure nous osions nous plaindre du manque d'activités dans le Cantal, notre grand-père nous répliquait immanquablement que « *les gens intelligents ne s'ennuient jamais* ». Je ne comprenais pas bien cette observation à l'époque. Depuis que je connais sa vie dans les camps, son sens m'apparaît clairement. Malgré la captivité, les officiers avaient organisé diverses activités, conférences, théâtre, cours... pour occuper leur quotidien. « *Les gens intelligents ne s'ennuient jamais.* » Une leçon de vie.

Je me souviens que notre grand-père avait paradoxalement gardé un grand amour de l'Allemagne et de sa langue, qu'il était fier de très bien maîtriser. Quelle déception pour lui à chaque fois qu'un de ses petits-enfants lui annonçait qu'il apprendrait l'anglais ou l'espagnol plutôt que l'allemand !

Je me souviens de son attachement aux cartes Michelin. Lorsque nous arrivions dans le Cantal au mois d'août, il voulait connaître le récit de nos débuts de vacances. Il sortait alors son grand atlas et nous demandait de lui raconter nos périples, carte à l'appui. Déformation professionnelle de celui qui a étudié des nuits entières la carte de la frontière helvético-allemande pour trouver le meilleur chemin vers la liberté ?

Je me souviens que l'amitié avait pour mon grand-père une valeur sacrée.

Chaque année, c'était une grande joie pour lui de recevoir ceux qu'il aimait. Séjournèrent régulièrement à Lamothe : Hélène, veuve de son frère Bernard, femme de caractère, ancienne résistante qui avait côtoyé Kessel ; Bernard de Salverte, un cousin, que Géraud avait retrouvé par le hasard de la guerre dans le camp de Gross-Born ; Georges Mihail, son grand ami roumain rencontré à Saint-Cyr.

Évoquaient-ils la guerre ? Je ne le sais pas.

Régulièrement, ses enfants lui demandaient d'écrire ses histoires d'aventures pour la génération suivante, pour que l'on puisse se souvenir de tous ses exploits hauts en couleur. Sa fille Régina lui avait même acheté un magnétophone pour lui éviter d'avoir à taper à la machine.

Nous ne savions pas qu'il avait déjà tout écrit depuis bien longtemps.

En quelques instants, tous ces souvenirs resurgissent.

Il est troublant de réaliser à quel point la captivité a certainement dû façonner notre grand-père.

Élodie de Bonnafos
Lamothe, Calvinet, Cantal,
août 2014

Itinéraire d'un Saint-Cyrien dans la tourmente

Géraud de Bonnafos intègre Saint-Cyr le 1^{er} octobre 1938.

Un an et demi plus tard, l'état-major allemand lance une grande offensive à l'Ouest, avec l'objectif d'atteindre Paris. En moins d'un mois, les Allemands atteignent la ligne de la Somme. Géraud est fait prisonnier. Il a 22 ans.

S'ensuit un périple de quatorze jours, fait de marches forcées et de longs trajets dans des wagons à bestiaux. Ce pénible voyage de mille trois cents kilomètres le mène au nord-ouest de la Pologne actuelle. Commence alors une période de captivité de presque deux ans dans différents camps pour officiers (ou oflag), à Gross-Born (Pologne), puis à Nuremberg et enfin à Lübben (près de Berlin).

C'est un vrai choc moral pour Géraud et le million et demi de militaires français capturés. Ils sont traumatisés par la déroute générale et doivent s'organiser pour survivre à cette nouvelle vie derrière les barbelés.

Une fois le choc passé, les officiers pensent de plus en plus à s'évader. Géraud tente trois fois l'aventure. Malheureusement repris les trois fois, il subit des traitements très rudes. Une des sanctions infligées consiste à maintenir le prisonnier plusieurs jours immergé dans l'eau. À la suite de cette épreuve, en décembre 1941, il contracte une pleurésie.

Après bien des souffrances, Géraud finit par être évacué du camp comme grand malade. Il rejoint la France en avril 1942 et passe huit mois en convalescence au sanatorium Martel de Janville (Haute-Savoie).

S'inspirant de son expérience et de celle des autres prisonniers, Géraud donne en août 1942 cette incroyable conférence qui révèle à l'auditoire les meilleures techniques d'évasion.

Conférence de Géraud de Bonnafos



Affiche annonçant la conférence, réalisée par un camarade du sanatorium, août 1942.

Conférence du 21 août 1942*

Sanatorium Martel de Janville (Haute-Savoie)

Je n'ai pas l'intention de vous faire une véritable conférence, ni d'épuiser le sujet trop vaste des évasions, rassurez-vous !

Je veux seulement vous montrer le travail d'imagination et les multiples détails auxquels on doit penser pour préparer une évasion. Il faut mettre de son côté tous les éléments possibles de la chance et ne laisser au hasard que le strict imprévisible. Enfin, on confiera la réussite de l'évasion à son étoile avant de partir.

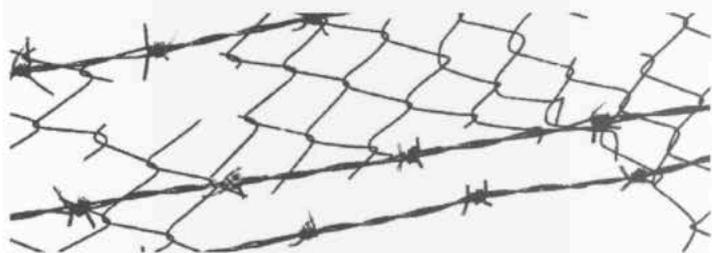
Je veux vous raconter des histoires d'aventures arrivées à des camarades au cours des différents stades de la préparation et de l'exécution de l'évasion. Ce sera, je crois, la meilleure façon d'atteindre le but que je me suis fixé. Je ne parlerai pas de ce qui se passe dans les stalags ; n'en connaissant pas la vie, je me bornerai aux oflags.

* Le texte de la conférence est ici retranscrit tel qu'il a été écrit en août 1942 par Géraud de Bonnafos, sans modification. Seules les notes de bas de page ont été ajoutées pour une meilleure compréhension.

Partir a été très vite la plus grande préoccupation d'un certain nombre d'officiers peu de temps après leur arrivée et leur installation derrière les barbelés.

Les premières tentatives ont été assez maladroites puisque tous les facteurs étaient confiés au hasard. L'officier partait avec sa seule bonne volonté, son goût de l'aventure et son désir d'arriver. Si l'on avait pris soin de lui demander, avant son départ, le détail de ce qu'il avait l'intention de faire, il aurait été bien embarrassé pour le donner. Et trop souvent, malheureusement, on le voyait revenir escorté d'une sentinelle allemande et guéri, pour peu de temps il faut le reconnaître, de l'envie de repartir.

Certains, il est vrai, ont réussi. Je pense à cette ordonnance¹ quittant le camp habillé d'un vêtement civil bien mal fait et sans argent. De train de marchandises en train de marchandises, il arriva à Augsbourg. Là, le soir, à la nuit tombante, n'ayant pas de renseignement précis sur la ville et sa gare, il erre dans la gare de triage, trouve un train de marchandises agricoles



1. Une ordonnance est un soldat attaché au service d'un officier. Ces soldats logeaient, dans les oflags, dans des blocs séparés.

partant pour la Suisse, se glisse à l'intérieur d'une batteuse et termine ainsi son voyage sinon confortablement, au moins en sûreté. Mais il n'était pas permis de compter sur une pareille chance et très vite, on s'est rendu compte de l'erreur dans laquelle on était tombés. On a vu que cette technique très primitive était susceptible d'être perfectionnée, et c'est ainsi qu'on en est arrivé à une évasion minutieusement préparée, dans laquelle rien ou, pour être plus exact, le moins possible était laissé au hasard. Pour partir, il faut avant tout y être très décidé ; et décidé aussi à faire tout ce qu'il faudra. On voyait beaucoup de camarades qui, de loin, étaient déterminés et qui, à mesure que la date fatidique du départ approchait, étaient plus flottants et qui, finalement, trouvaient toujours une bonne raison pour remettre à plus tard l'évasion. Ils faisaient un peu penser à ces gens qui apprennent à plonger et qui, au moment de se jeter à l'eau, trouvent qu'il serait peut-être plus opportun de remettre l'aventure à des temps meilleurs.

Avoir le projet de s'évader, c'était une mode qui faisait bien, qui posait son homme. Mais ceux qui étaient vraiment des candidats sérieux préféraient en garder le secret. Les autres, au contraire, en parlaient toujours, se donnaient des airs d'oustachis² en parlant à mi-voix derrière les portes. Quand on s'approchait d'un de ces cercles très fermés, tout le monde se taisait et on vous faisait ainsi comprendre que vous étiez un importun et un gêneur.

2. Les *oustachis*, c'est-à-dire les insurgés (du croate, *ustaše*), étaient un mouvement séparatiste croate, antisémite, fasciste et anti-yougoslave. Ici, synonyme de conspirateurs.

Une fois la décision de s'évader prise,
il faut se trouver un coéquipier.

On est en effet toujours à la merci d'une défaillance, soit physique (il faut, si vous avez à vous reposer dans un bois, que quelqu'un veille), soit morale (si l'on est deux, le respect humain est tel qu'on ne voudra pas sembler caler devant son camarade et on continuera).

On ne fera pas comme un ami qui partit seul un beau jour de l'hiver 1941, par -20 °C. Il a erré pendant deux jours, se dirigeant vers le sud, et enfin, découragé, a été frapper à une ferme, disant au fermier qu'il était un prisonnier français évadé et qu'il venait se rendre à lui. Le fermier, sans doute fort peu nazi, lui a répondu : « *Vous êtes ridicule. Partez, je ne dirai rien !* »

Le camarade, n'ayant pas le ressort voulu, n'en a rien fait et est revenu au camp trois jours après son départ, escorté par une sentinelle. Vingt jours de réflexion forcée en cellule lui ont fait bien regretter sa défaillance.

Bien décidé à partir, le futur évadé commence alors ses préparatifs. Il détermine le point où il pense passer la frontière, Schaffhouse ou la Belgique, et cherche alors un exemplaire de carte à recopier, travail qu'il fera avec le plus de soin possible.

C'est au moyen de cette carte que l'on repérera un endroit de la frontière, facile à trouver la nuit, où se fera le passage.

Certains camarades, par suite d'une erreur de carte, se sont fait reprendre dans les conditions suivantes : ils voulaient aller en Suisse en passant par l'enclave de Schaffhouse et, pour cela, ils abordèrent la Suisse par un pédoncule que formait la frontière nord-est de l'enclave.

Ils arrivèrent bien en territoire suisse par l'endroit choisi à l'avance. Fatigués par le passage de la frontière, qui avait demandé beaucoup d'attention et un effort physique considérable, ils se reposèrent une heure ou deux, se sentant en sûreté là où ils se trouvaient. Le repos terminé, ils reprirent leur marche vers 4 heures du matin et progressèrent pendant une heure à travers une espèce de maquis, se dirigeant à la boussole. Après une heure de marche, ils rencontrèrent des indigènes du pays qui se rendaient à leur travail. Ils leur demandèrent la route de Schaffhouse. Quelle ne fut pas leur stupeur quand ils comprirent qu'ils avaient par erreur retraversé la frontière et étaient rentrés en Allemagne par le poste de douane voisin. Induits en erreur par leur carte, ils avaient pensé longer la frontière pendant un ou deux kilomètres... En réalité, ils l'avaient retraversée.

Je me permets de rafraîchir votre mémoire sur les frontières de l'Allemagne. Depuis Feldkirch en Vorarl-

Après avoir combattu héroïquement lors de la bataille de France, en 1940, Géraud de Bonnafos est fait prisonnier par les Allemands et interné dans un camp pour officiers. Mais son caractère et les valeurs militaires qu'on lui a enseignées le poussent à résister et à entreprendre tout ce qui est en son pouvoir pour s'évader. Il participe à plusieurs tentatives, mais il est malheureusement toujours repris. Pour le punir, ses geôliers l'enferment dans une pièce inondée pendant plusieurs jours et il contracte une pleurésie. Sa vie est en danger et, en 1942, il est libéré pour raison sanitaire, les Allemands jugeant impossible que ce mourant reprenne un jour le combat.

Le lieutenant de Bonnafos continuera la lutte à sa manière : en enseignant les techniques d'évasion ! Ce manuel est tiré d'une conférence qu'il a prononcée pendant la guerre dans un sanatorium. Il y détaille les conditions de détention et toutes les techniques d'évasion qu'il a vues réussir.

Surprenant et plein d'humour, ce texte, retrouvé par ses petits-enfants 70 ans après son écriture, fait découvrir l'incroyable ingéniosité dont ont fait preuve ces soldats français qui ont réussi à fausser compagnie à leurs geôliers allemands...

« Un étonnant manuel
de savoir-fuir. »

L'Obs



9,90 €